

La république des oiseaux

Par Jean-Michel POLGE

Flap-Flap

Césarine s’amusait à rebondir sur les turbulences thermiques. Elle savait bien sûr qu’elle n’avait pas l’autorisation de venir jouer par ici mais c’était surtout cela qui faisait le charme du jeu. Cent mètres plus bas, les rochers surchauffés au milieu desquels circulaient les torrents glacés qui descendaient du Mont-Lozère créaient des ascendances désordonnées sur lesquelles personne ne s’aventurait jamais. Sauf elle.

Sa grand-mère qui n’avait aucune affinité pour les transports aériens lui faisait promettre à chaque fois que, passé Belle-Poile, elle suivrait sagement les vallées pour se rendre à Vialas. Elle n’avait pas l’impression de mentir en la rassurant, elle était sincère. Une fois en l’air, c’était une autre affaire.

Elle remit un peu de pression sur le petit moteur à méthane et l’autogire se dégagea en se dandinant, un peu comme un moustique qui flotte dans un courant d’air. Les toits d’ardoise se profilaient déjà derrière un repli de terrain. Il ne fallait pas traîner, elle avait promis de rentrer avant la nuit.

Rodolphe avait dû la voir arriver, la manche à air pendait lamentablement au bout de son mât sur le petit terrain d’atterrissage sous le village. Cela tombait bien, elle n’avait aucune intention de s’arrêter. Il vint à elle avant que l’appareil ne soit entièrement immobilisé. Elle lui lança le sac de courrier et lui communiqua le message du grand-père qui s’excusait pour la belote de vendredi et sans plus de commentaires remit les gaz et prit de l’altitude.

Un œil au manomètre, il lui restait plus d’une heure de vol, elle pourrait voir le soleil se coucher.

Elle augmenta sérieusement l’admission pour gagner quelques centaines de mètres ; nettement plus grandiose ! Il restait bien vingt minutes avant que le disque brûlant ne disparaisse derrière la crête. Elle se remit à rêver.

Comme chaque fois. Après, il faudrait faire vite pour échapper à la soupe à la grimace.

Bien sûr, elle pouvait compter sur l'Ancêtre pour lui trouver toutes les excuses, mais ça tournerait vinaigre de toute façon. Il avait dû en faire de belles lui aussi. Quand la grand-mère n'était pas là, elle arrivait à lui soutirer quelques anecdotes sur les débuts tumultueux de ce siècle.

Elle refit un passage en altitude au-dessus de Chamborigaud et laissa le petit appareil plonger sur le village. A moins de cinquante mètres du sol, elle redressa, et remonta le Luech jusqu'à l'ancien viaduc de chemin de fer. Un œil sur les restes de la route d'Alès : personne. Au moins, elle ne serait pas dénoncée, pour une fois. Elle poussa à fond la manette des gaz pour passer entre les piles du pont et reprit rapidement de l'altitude. « - Soixante-trois ». Pendant que l'autogire passait la crête en direction de Sénéchas, elle sortit son petit canif pour faire sur le côté du siège la marque correspondant à son nouvel exploit.

La grimace était déjà servie pour l'apéritif. Pourtant, elle était à l'heure. En refermant la porte du petit hangar après avoir compressé le gaz et vérifié les points sensibles comme elle avait appris à le faire depuis son dixième anniversaire, elle croisa Che qui secoua les doigts de sa main droite pour avertir sa fille de ce qui l'attendait.

En approchant de la maison, elle perçut l'odeur rassurante de la cuisine de sa grand-mère qui ne quitterait pas ses chaudrons pendant tout le sermon. Elle n'en penserait pas moins.

Quand elle franchit le seuil, le déluge commença. Elle essaya de se concentrer sur des futilités qui n'avaient rien à voir : la porte qui n'était jamais fermée de mai à septembre, la moutarde qui manquait sur la table, le vent qui...

- ... à quatorze ans... tu pensais qu'on ne le saurait pas... plus te voir à bord de ce machin....
- Autogire...
- ...ton insolence... moi à ton âge... » Les yeux verts de sa mère lançaient des éclairs. La femme du maire en ouvrant ses volets pour laisser entrer la fraîcheur du soir avait reconnu le flap-flap du petit appareil de Césarine et l'avait localisé au moment même où elle s'engageait sous le pont. Moins d'une minute plus tard, toute la famille était au courant. Merci Bell !

- soixante-deux ou soixante-trois ? Elle savait qu'il ne fallait rien répondre. L'Ancêtre était passé maître dans l'art de détourner les conflits.
- bien sûr, si tu lui donnes raison à chaque fois...

Che venait d'entrer. Pas étonnant, le calme était enfin revenu. Il adressa un clin d'œil complice à sa fille et le repas commença dans un silence religieux.

C'est sa grand-mère qui rompit le silence. La radio avait annoncé que les travaux allaient commencer entre Langogne et Le Puy pour remettre la route en état. Césarine se demandait bien quelle tête ça pouvait avoir une route en état et surtout à quoi cela pouvait servir. Elle voyait comme tout le monde les films que l'instituteur passait trois fois par semaine à la salle commune de Sénéchas, mais des voitures qui roulent sur de longs rubans d'asphalte, ce ne pouvaient être que des fictions nées de l'imagination débordante des cinéastes.

- S'ils n'ont toujours pas compris, on remettra ça ! » L'Ancêtre ne mâchait pas ses mots. Elle le dévisagea pour essayer de déceler de l'inquiétude ou même l'ombre d'une préoccupation, mais le visage impassible ne se déformait que pour ingurgiter une nouvelle cuillerée de soupe de navets.

L'histoire avait commencé un soir de Noël, au début du siècle dans une grande ville d'Amérique quand un groupe extrémiste avait commis le premier attentat perpétré avec une arme nucléaire. Le nombre des victimes n'avait pu être déterminé avec précision, et l'onde de choc politique avait été sans commune mesure avec l'événement.

Les états-nations, faisant la preuve de leur incapacité à gérer la sécurité des citoyens, avaient perdu toute crédibilité et en quelques mois, le monde s'était réorganisé autour de communautés plus restreintes dont les plus grandes n'excédaient pas quelques milliers d'individus. L'ère post-industrielle venait de commencer.

Césarine si elle ne s'intéressait guère à l'aspect politique des choses restait incollable sur la genèse de ce qu'on avait appelé « la République des Oiseaux ». C'était, après le vol et depuis plus longtemps, sa principale passion.

Le retour de l'Ancêtre lui semblait de loin l'aspect le plus important.

Après son arrestation manquée au début de l'hiver 2004, il avait défrayé les chroniques locales par ses frasques envers la gendarmerie. Puis, au soir de l'Attentat, il s'était fait bêtement pincer en assistant à une réunion publique d'un parti politique aujourd'hui disparu.

Après une courte incarcération, il avait accepté de collaborer et s'était retrouvé à l'atelier de mécanique de la gendarmerie de Strasbourg. Pendant ce temps, le Pays avait changé. Dans nos pays de montagnes, les hommes avaient compris que l'oppression venait de la route, et dans la nuit du quinze août 2014, on recensa plus de cinq mille destructions d'ouvrages d'art sur la seule région comprise entre Clermont-Ferrand, Avignon et Millau.

Cette nuit-là, Césarine dut rester au mas pour venir au monde.

Dans un premier temps, les hommes se replièrent sur leurs villages, ne se déplaçant plus qu'à pied ou sur des véhicules à deux roues. L'administration parisienne après une opération militaire qui, faute de logistique et de circulation, s'était terminée dans le ridicule le plus complet s'était rendu compte qu'il n'y avait qu'une alternative à l'extermination des populations : le mépris. Ayant tellement de problèmes urgents à traiter, c'est ce qu'elle fit, remettant à plus tard l'opération de maintien de l'ordre dans la région des Puys et des Cévennes.

« Plus tard », selon Mamie, c'était maintenant. L'Ancêtre semblait plus optimiste.

Puis, un jour, on entendit dans la vallée, venant du nord, le moteur d'un petit avion qui suivait la rivière. Les fusils repassèrent des caches aux mains en un clin d'œil ; l'accueil était prêt.

De mémoire d'homme, on n'avait jamais vu pareil engin dans la région. Pas d'aile, un cadre de vélo portant un moteur sur le porte-bagages arrière et une sorte d'hélice au sommet, un peu comme un hélicoptère. Ce jour-là, l'Ancêtre qui s'était échappé de sa captivité quelques jours plus tôt eut bien de la chance de ne pas être transformé en passoire avant même de toucher le sol (atterrir serait un terme plutôt prétentieux puisqu'il implique que l'appareil aurait pu repartir). Il ne dut en fait d'avoir la vie sauve qu'à la surprise créée par l'engin qu'il avait construit en secret, devant le nez des gendarmes chargés de le surveiller.

La nouvelle de son évasion se répercuta vite de village en village et devint le second épisode du mythe fondateur de la « République des Oiseaux ».

Puisqu'il n'y avait plus de routes, on passerait par les airs. Ainsi, au sein de chaque communauté, en fonction des compétences de chacun et des ressources locales, on développa une vie aéronautique qui devait changer la vie de cette région du globe.

Césarine était née là-dedans. A huit ou neuf ans, elle jouait déjà avec de petits rotors que Che lui fabriquait sur les conseils de l'Ancêtre. Deux bretelles de sac à dos, quelques mètres de course en pente et ses pieds quittaient le sol. Sa mère n'appréciait guère et sa grand-mère disait que ce n'était pas très malin. Les deux femmes qui s'étaient mises à l'autogire par nécessité ne voyaient pas l'intérêt de ces engins en dehors des déplacements vers d'autres villages.

Pour son dixième anniversaire, avec des airs de comploteurs, les deux hommes lui avait offert l'autogire qu'ils lui avaient construit dans le plus grand secret. Jusqu'au début de l'année, c'est sur cet appareil qu'elle avait volé. Elle avait ainsi pu découvrir, à sa plus grande surprise, que dans les autres villages, on avait adopté des solutions très différentes.

Ceux de Vialas se déplaçaient sous des grands parachutes à caissons, sans moteur, utilisant les seules ascendances naturelles pour gagner de l'altitude. Le retour n'était pas toujours garanti, et il leur fallait quelquefois attendre un jour ou deux que les conditions soient favorables pour rentrer chez eux. Césarine les enviait un peu pour leur vol si proche de celui des oiseaux. Elle leur devait beaucoup dans sa connaissance des phénomènes atmosphériques. Elle leur devait aussi son surnom, Flap-Flap, issu du bruit si caractéristique de son rotor fendant l'air en tranches minces.

Sur les pentes herbeuses du Mont Lozère, on trouvait plutôt des nacelles motorisées suspendues sous des triangles de toile. A Villefort, de petits avions aux ailes textiles se posaient sur le lac au moyen de flotteurs.

Chaque communauté avait résolu les problèmes en fonction des réalités locales. Sur Sénéchas, les principaux problèmes avaient tourné autour de l'énergie. Un ami de la famille, ancien ingénieur de la Compagnie du Gaz, avait pour eux résolu le problème. On avait foré dans les profondeurs des roches schisteuses une excavation gigantesque.

La forêt naguère peu entretenue avait fourni la matière première de cette fosse à décomposition qui permettait d'obtenir du méthane. C'était un peu risqué, mais hormis le chauffage, l'éclairage et le gaz de cuisine, ce dispositif fournissait, après compression, un carburant idéal pour les aéronefs. Depuis quelques années, un vieux moteur de camion produisait

aussi l'électricité de manière plus fiable et continue que les éoliennes et les batteries solaires utilisées dans les débuts.

En fait, si les premiers essais n'avaient guère été concluants, la fosse qui fuyait avait été récupérée pour le stockage de l'eau de pluie et la suivante avait donné toute satisfaction.

Ceux du village avaient adopté l'autogire. Enfin, ceux qui volaient. Il faut reconnaître qu'en dehors des trois ou quatre familles qui se déplaçaient dans les airs, les pilotes se comptaient sur les doigts d'une main. Césarine n'avait aucune difficulté à se faire quelque argent de poche en faisant les courses pour l'une ou l'autre. C'est en partie pour cela qu'elle avait construit un nouvel appareil au début de l'année, car il n'était pas question d'aller à Bessèges ou Alès en laissant l'autogire seul pendant qu'elle irait chez les commerçants.

Che ainsi que l'ancêtre convoyaient pour les gens du village les matériaux et les marchandises nécessaires à la vie locale. Césarine se moquait souvent d'eux lorsqu'ils utilisaient « l'Enclume ». C'était le nom qu'elle avait donné à l'énorme appareil qui, s'il était capable d'emporter de lourdes charges, peinait lamentablement pour s'arracher du sol et n'avait que peu d'élégance dans ses évolutions aériennes.

Demain, Césarine aurait quinze ans. Elle évalua mentalement qu'à raison de deux heures quotidiennes de vol elle devait approcher les quatre mille unités. Et pourtant, on la prenait toujours pour une novice. Il faudrait bien qu'un jour, elle leur montre. En attendant, la lune était vraiment longue à sortir de la crête. Le coucher du soleil, puis la tombée de la nuit lui avaient paru interminables et à présent, elle était coincée devant la porte du hangar en attendant d'y voir quelque chose pour décoller.

Ce n'était pas très fin, elle le savait, et la dernière fois qu'elle avait volé de nuit, l'Ancêtre avait réussi à lui éviter une interdiction définitive de vol en affirmant qu'elle avait compris la leçon et qu'elle ne recommencerait plus.

La lune éclairait enfin la vallée. Césarine vérifia que la bonbonne supplémentaire de méthane était solidement arrimée sur le siège du passager. Puis, elle s'installa aux commandes. Elle ferma les yeux pour se concentrer. Il ne fallait pas manquer le départ ou elle les aurait tous sur le dos. Le petit moteur partit à la première sollicitation. Elle monta tout de suite en régime et l'autogire sortit tranquillement du hangar. Ils devaient

tous être réveillés maintenant. Elle prélança le rotor à plus de deux cents tours et engagea l'appareil dans la pente. Elle monta la manette des gaz à fond et quelques secondes plus tard, elle baignait, à quelques dizaines de mètres du sol, dans la lumière de la lune.

Elle retrouva Robert-Pierre sur le plateau près de la Garde. Il l'attendait sourire aux lèvres assis sous l'aile triangulaire de son appareil. S'il n'était son aîné que de quelques jours, il totalisait un nombre impressionnant d'heures de vol. Ils se connaissaient depuis toujours et se retrouvaient régulièrement pour voler ensemble. Che en souriait à chaque fois, feignant la surprise quand elle affirmait qu'elle sortait pour voler.

Ils s'étaient cette fois proposé de descendre l'ancienne ligne de chemin de fer en passant sous un maximum de ponts. Pas question de faire ces prouesses de jour, ils auraient les adultes sur le dos dans les dix minutes.

Après une rapide friction de museaux, à laquelle chacun d'entre eux prenait un plaisir évident, ils remirent en route leurs aéronefs et remontèrent vers le nord.

La descente se passa sans difficultés et ils entreprirent de remonter chacun vers son village avant que la lune ne se couche. A Chamborigaud, non sans avoir passé le viaduc dans l'autre sens, ils se quittèrent d'un signe de la main.

Césarine, sitôt passé la crête, plongea sur la vallée de l'Homol pour essayer de masquer l'écho du moteur et arriver incognito. Elle espérait remonter à flanc de pente, se poser sans moteur, et laisser l'autogire glisser jusqu'au hangar. Elle l'avait maintes fois essayé de jour, ça ne posait aucun problème et la lune éclairait encore suffisamment le terrain.

En passant au-dessus de la route d'en bas, ou du moins de ce qu'il en restait, elle crut discerner le mouvement d'un animal. Elle fit une petite boucle et repassa. Entre les arbres, ça grouillait de vie. Ce qui la surprit, c'est que d'ordinaire, les animaux fuyaient en entendant le moteur. Là, ils semblaient vouloir se cacher sous les abris.

Elle reprit un peu d'altitude, et suivit le ruban clair de la route sur deux ou trois cents mètres. Plus rien ne bougeait. Ça ne collait pas. Elle reprenait de l'altitude quand elle entrevit une lueur entre les arbres. Des hommes en grand nombre attendaient qu'elle soit partie pour reprendre leur progression.

Résolument, elle arriva au mas à hauteur des fenêtres et fit deux ou trois passages avant de se poser juste devant la maison. La famille, comprenant qu'il se passait quelque chose de grave était au grand complet devant la porte. Il n'y eut pas de remarques, rien que des regards interrogatifs.

Césarine les mit au courant de la situation. Le temps était compté et les appareils cloués au sol par l'obscurité. La radio se mit à ronronner et de Clermont à Nimes, des hommes et des femmes se levèrent avant l'aube.

Le capitaine regarda sa montre. Dans moins d'une heure, il ferait donner l'assaut. Les ordres étaient assez stricts : au lever du soleil, pas avant, et il s'agissait d'une opération de police ; donc, pas de victimes... si possible. Arrêter les meneurs et rassurer la population.

Un œil sur le chronomètre, un autre sur la crête, l'officier le sifflet dans la bouche leva la main droite.

Au moment où le soleil franchit la crête, un bourdonnement envahit la vallée et les premiers appareils s'abattirent sur les positions que tenait le petit détachement. Il y en avait de toutes les formes et de toutes les couleurs ; du parachute à moteur à l'autogire, en passant par les ailes triangulaires et les avions légers, c'était tout un peuple qui apparaissait dans le ciel.

Le capitaine hésita un instant. Il perçut tout d'abord le bruit de la pluie sur les arbres. Avec un ciel si bleu ! Il baissa le bras en sifflant et les soldats montèrent à l'assaut en hurlant.

Les premiers qui passèrent à découvert redescendirent la pente en roulant, sans vie. Les premières pierres arrivèrent sur la route en rebondissant sur les rochers tout autour. Le ciel leur tombait sur la tête. Certains voulurent faire usage de leurs armes en tirant au jugé dans le ciel multicolore qui grouillait d'une vermine à moteur.

Dans l'alignement de la route, sous le niveau des arbres, l'officier perçut un flap-flap très particulier. Il arma son pistolet prêt à faire feu lorsqu'il aperçut sur le siège du passager l'œil énorme de la caméra de télévision surmontant le blason du cameraman vedette de la troisième chaîne. Il baissa le bras, dépité.

L'autogire passa au ras des soldats et reprit de l'altitude pour se mêler au ballet aérien. Césarine commentait en direct pour des milliers de téléspectateurs la débâcle des forces de l'ordre.

La pluie de pierres avait cessé. Le cameraman réalisa en reprenant connaissance qu'il avait mouillé son siège.

Au sein de la cellule de crise, au ministère de l'Intérieur, on essayait d'endiguer le déferlement téléphonique des témoignages de sympathie envers la République des Oiseaux.

Sur place, le capitaine dut accepter l'aide des autochtones pour évacuer par les airs ses soldats blessés. Le fiasco était total.

Césarine, à regret, vit s'éloigner la masse des petits avions. Elle fit un dernier passage sur le théâtre de ses exploits et reprit le chemin de la maison. En poussant l'autogire dans le hangar, elle sourit à son grand-père qui venait d'en terminer avec le compresseur à méthane.

Sa mère lui avait bien raconté les surprises qu'il lui réservait naguère pour ce rendez-vous annuel. Mais là, franchement, l'ancêtre n'avait pas lésiné sur la quantité.

Pour un anniversaire, c'était un anniversaire !

15 août 2029 17h10